

La chasse. - Les gourmets

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 40

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TROUBLES DANS L'ORGANISME A DE GRANDES HAUTEURS DANS L'ATMOSPHERE. — Ces troubles sont dus à la raréfaction de l'air. Pour le bon fonctionnement de la machine humaine, il faut que la quantité d'oxygène et d'hydrogène qui pénètre dans les poumons et dans le sang soit invariablement constante. Quand la pression de l'air varie, la proportion d'oxygène varie aussi; pression plus forte, excès d'oxygène, pression moins forte, pénurie d'oxygène. Dans le premier cas, il y a intoxication; dans le second, asphyxie. Le mal de montagne et le mal des *aérostats* n'ont pas d'autre cause.

« Si les aéronautes, dit M. Paul Bert, après d'intéressantes expériences, sont arrêtés dans leur course verticale par l'impossibilité de vivre, il faut, s'ils veulent monter plus haut, qu'ils emportent avec eux un ballonnet plein d'oxygène auxquels ils auront recours dès qu'ils souffriront trop de la raréfaction de l'air. »

CATASTROPHE DU ZÉNITH. — MM. Croce-Spinelli et Sivel firent une concluante application de ce procédé lors de leur ascension du 22 mars 1874, où leur ballon, l'*Etoile polaire*, s'éleva jusqu'à 7400 mètres. Ils furent moins heureux dans une expédition qu'ils firent le 16 avril 1875, sur le *Zénith*, en compagnie de M. G. Tissandier. Parti à 11 heures du matin de l'usine à gaz de la Villette, le ballon se trouvait, à 2 heures, à une altitude de 8000 mètres, et, en ce moment, malgré les inhalations d'oxygène auxquelles ils avaient recours, les trois aéronautes se trouvaient dans un état complet d'anéantissement. Il est probable que la vitesse d'ascension avait été trop grande pour permettre à l'organisme humain de s'adapter la pression des couches supérieures.

M. Crocé-Spinelli eut cependant la force de faire jouer la soupape, et le ballon descendit alors avec une effrayante rapidité; la chute pouvait être mortelle. Il jeta alors tout le lest et un énorme instrument pesant 40 kilog. MM. Tissandier et Sivel étaient toujours évanouis. Le ballon remontant alors avec une vitesse prodigieuse, dépassa l'altitude de 8000 mètres, précédemment atteinte, et dans des conditions déplorable; aucun des aéronautes n'avait la force de recourir au ballonnet d'oxygène. C'est à ce moment que l'asphyxie dut être complète, pour MM. Spinelli et Sivel. M. Tissandier, revenu d'un long évanouissement, vit ses deux amis étendus sans vie au fond de la nacelle, et le ballon, la soupape ouverte, flottant depuis plusieurs heures sans doute dans les couches moyennes.

Recouvrant peu à peu ses forces, M. Tissandier ne s'occupa plus que d'atterrir et parvint à jeter l'ancre près du vil-

lage de Blanc (Indre). Il en fut quitte pour quelques contusions. Quant à ses compagnons, l'un était déjà contracté par la rigidité cadavérique, l'autre ne donnait plus signe de vie.

« De cette catastrophe, qui jeta le deuil dans le monde savant, il ne faudrait pas conclure, dit M. de Parville, qu'il est absolument impossible de dépasser, sous peine de mort, l'altitude de 8000 mètres. On peut monter plus haut, mais à la condition expresse de respirer de l'oxygène en proportion voulue; il faudrait que l'expérimentateur fût lié en quelque sorte à son ballonnet d'oxygène, autrement, à la plus petite défaillance, il abandonne le tuyau d'aspiration et avec lui tout moyen de revenir à la vie. »

MORT DE M. POWELL. — Depuis la catastrophe du *Zénith*, la plus intéressante victime de l'aérostation scientifique est M. Walter Powell, membre du Parlement anglais. Il montait le *Saladin* avec le capitaine Templer et M. Gardner. Se voyant entraînés vers la mer, ils essayèrent d'atterrir; mais la soupape ayant été démesurément ouverte, le ballon descendit si rapidement que le choc contre le sol jeta deux des aéronautes en dehors de la nacelle. L'aérostat délesté s'enleva subitement emportant vers la haute mer M. Powell resté seul. Malgré les plus actives recherches, on ne l'a pas revu; mais des épaves du *Saladin* aperçues par des marins ne laissent guère de doutes sur sa fin tragique.

LE BALLON CAPTIF de l'Exposition de 1878, construit par M. Giffard, avait 35 mètres de diamètre et 50 mètres de haut, du plancher de la nacelle au sommet de la sphère; le ballon tout nu ne pesait pas moins de 4000 kilogrammes. La nacelle pouvait recevoir 50 personnes, et l'aérostat ainsi chargé avait encore une force ascensionnelle de 5600 kilos. Il était retenu par un câble de 550 mètres de longueur enroulé sur un treuil et pesant 2500 kilos.

Après l'Exposition, l'aérostat resta encore quelque temps exposé tout gonflé à la curiosité des visiteurs; pendant une tempête, il se déchira et s'affaissa dans la cour du Carrousel. Un riche amateur anglais l'acheta, le fit restaurer et l'installa dans une de ses propriétés.

La chasse. — Les gourmets.

En voyant nos chasseurs partir de grand matin, courir par monts et par vaux, se glisser derrière les talus, fouler l'herbe humide de rosée, s'enfoncer dans les fourrés, pour reparaitre plus loin les mains déchirées par les ronces et les épines; quand, après ces journées d'éreintement, nous les voyons rentrer

bredouilles, on ne peut s'empêcher de songer combien la chasse était plus facile et plus fructueuse autrefois. — Pauvres gens!... Ils sont nés deux siècles trop tard.

Autrefois, il y avait très peu de chasseurs et beaucoup trop de gibier. Il est vrai que la chasse qui réunit aujourd'hui tant d'amateurs était le monopole d'une classe privilégiée. Le cerf, le lièvre, le lapin, le perdreau et autre gibier, ne pouvaient être chassés que par la noblesse. Aussi les sangliers ravageaient impunément les récoltes, les cerfs et les biches les tondaient, les lièvres mettaient au pillage les jardins. En France, en Allemagne et ailleurs, la chasse à courre passant comme un ouragan dévastait tout, enfonçait les clôtures, se ruait à travers champs et vignes, abimant tout et ne payant rien.

Mais quand ces abominables privilèges vinrent à tomber les uns après les autres, ce fut plaisir de voir le pauvre paysan prendre sa revanche. « D'un bout à l'autre de la France, nous dit un chroniqueur, ce fut un massacre général, une tuerie impitoyable; Jacques Bonhomme se vengea d'un seul coup de toutes ses souffrances, et mit pour la première fois le gibier à la broche. »

Mais la chasse a contribué, pour une large part, à faire des gourmets, et à ce propos qu'on nous permette d'emprunter quelques spirituelles réflexions à un article de la *Famille*, de Paris, signé *Dangeau*:

« Au fond de tout gourmet, il y a un vaniteux, et ce que nous appellerons un raté. C'est un homme qui est dévoré du besoin de briller, de se montrer supérieur à ses semblables. Il a peut-être essayé de tout pour se faire une réputation, un nom. Il n'a réussi à exceller en rien. Alors il s'est rejeté sur la table. Il est désormais l'homme qu'on invite pour goûter un vin, déguster une sauce, apprécier un gibier rare. On le sert avant tout le monde, et anxieusement on lui demande son avis.

Quand le gourmet approche son verre de ses lèvres, on le contemple comme un oracle. Il lape une gorgée, la fait siffler entre ses dents, la garde dans sa bouche, s'en gargarise à mi-voix, l'avale, clappe de la langue deux ou trois fois, enfin prononce: « Verjus », et l'on abandonne la barrique à l'office, ou « Nectar » et l'on s'empresse de faire une grosse commande.

Ainsi pour le gibier.

Si vous avez un gourmet à votre table, consultez-le sur le temps qu'une bécasse doit rester suspendue à la fenêtre. Il vous le dira par jour, heures et secondes.

Tant pis pour vous, hélas! s'il faut que vous vous bouchiez le nez tandis

que votre gourmet se délecte de ce gibier qui aurait pu venir tout seul de la cuisine.

Ce fin mangeur, ajoute l'écrivain que nous citons, est cependant bien éclipsé par le fameux baron de D... Celui-ci est le Marseillais de la gourmandise.

Ses exploits ne sont rien auprès de ceux qu'il s'attribue.

Voici, pour en donner une idée, l'histoire qu'il raconte lorsqu'on « ose » lui servir un perdreau trop frais.

— Mais, juste ciel, vous ne savez donc pas qu'un chrétien digne du nom d'homme se laisserait acculer aux plus dures extrémités, plutôt que de toucher à un perdreau qui n'aurait pas subi au moins quatre jours et cinq heures d'attente.

Ainsi, tenez, moi, je voyageais une fois dans les plaines de l'Amérique du Nord, n'ayant avec moi qu'un nègre et un fusil. Nous nous étions égarés dans un district absolument désert. Il y avait près de huit jours que nous n'avions rien trouvé à manger; je me sentais prêt à tomber d'inanition, lorsque tout à coup un oiseau passa au-dessus de ma tête; je tire; il tombe, et...

— Vous étiez sauvé, dit-on.

— Eh! non, malheureusement. C'était un perdreau. Il fallait lui laisser quatre jours de repos... C'est une loi à laquelle un honnête homme ne pouvait manquer...

— Mais alors, comment avez-vous fait pour être encore de ce monde?

— J'ai mangé le nègre... en attendant. »

Pluies alimentaires

ou la friture tombant du ciel.

Quand on parle de quelqu'un qui n'aime que l'ouvrage fait, qui manque d'initiative et d'activité, on dit: « Il attend que les caillles lui tombent du ciel... toutes rôties. »

Cette locution populaire a sans doute pour origine l'histoire des caillles qui servirent de nourriture au peuple juif dans le désert, après sa sortie d'Égypte, comme cela est dit au Livre des *Nombres*, chapitre XI:

« Alors l'Éternel fit lever un vent qui enleva des caillles de devers la mer, et les répandit sur le camp, environ le chemin d'une journée de ça et de là tout autour du camp; et il y en avait jusqu'à la hauteur de deux coudées sur la terre. »

A côté du récit biblique, les historiens anciens, entr'autres Diodore de Sicile, nous apprennent que l'Arabie Pétrée et les parties de l'Égypte limitrophes sont visitées, à certaines époques de l'année, par des quantités innombrables de caillles, qui ne volent qu'à quelque distance de terre, ce qui permet aux habitants de les prendre à la main.

Elles ne sont pas rôties, c'est vrai, mais il n'y a qu'à les mettre à la poêle.

Sans vouloir discuter ici, en aucune façon, le texte biblique et l'intervention divine pour ce qui concerne le peuple juif, il nous a paru assez curieux de rapprocher ces divers faits de ceux rapportés dans les lignes suivantes extraites de l'intéressante chronique scientifique que M. Fulbert-Dumonteil publie régulièrement dans le journal *La France*:

Dans la nuit du 22 au 23 juillet dernier, un orage d'une extraordinaire violence éclata sur Bjelina, en Bosnie, qui dura trois longues heures. Avec la pluie torrentielle que poussait un vent furieux, tombait une quantité prodigieuse de petits poissons vivants. Dans la matinée, on les ramassait de tous les côtés, et les pelles et les mains ne pouvaient suffire à cette pêche miraculeuse. Ce curieux phénomène, rapporte le journal du Jardin d'acclimatation, a été constaté officiellement par l'observatoire de Bjelina.

Nous ajouterons, nous, que ces averses aussi excentriques qu'originales ne sont pas d'une extrême rareté. De savants naturalistes, M. Victor Meunier, par exemple, notre excellent confrère, les ont constatées avec un soin curieux.

A ces poissons qui tombent du ciel on a donné le nom de « poissons météoriques ». C'est une grêle de friture, une trombe de matelotes, qui se promènent dans l'air, portées en guise de flots par le vent d'impétueux orages.

En 1820, pendant un ouragan terrible, M. Vital Masson, curé d'une commune de la Loire-Inférieure, eut le jardin de son presbytère littéralement couvert de petits poissons. Le brave curé était, comme beaucoup de ses confrères, un gourmet pratique. Loin de se troubler à la vue de cette friture miraculeuse que le ciel lui envoyait, il ramassa soigneusement les plus appétissants et les plus délicats de ces poissons, dont il fit un repas succulent.

Dans la même année, aux environs de Nantes, à la suite d'une affreuse tempête, la terre fut jonchée de poissons sur une étendue de trois cents mètres. Les habitants les ramassaient avec des pelles et de grands paniers qui remplaçaient les filets. On ne sait combien d'indigestions descendirent ce jour-là des nuages.

En 1848, il fut constaté officiellement, en Écosse, un vrai déluge de harengs: il y en avait sur les routes, sur les rochers, sur les arbres, sur les toits. On eût dit que le ciel s'était tout-à-coup changé en un vaste aquarium et que les poissons avaient pris la place des oiseaux. Entre deux coups de tonnerre effroyables, passait une trombe de harengs, et chaque éclair était marqué par la chute d'une matelote. Le trouble des paysans fut tel qu'aucuns certifièrent que ces harengs célestes étaient salés. Il ne manquait que les barils, mais la Providence avait négligé ce détail.

En 1853, pendant une horrible tempête, des milliers de petits poissons tombèrent dans les rues et sur les places de Klamsembourg, en Transylvanie. On en trouva jusque sur les clochers de la ville, position assez scabreuse pour des poissons. On raconte qu'il en tomba même en abondance dans plusieurs chemi-

nées. Il est regrettable que l'on n'ait pas prévu cette manne ichtyologique pour la recevoir dans la poêle à frire.

Enfin, le 23 février 1848, dans je ne sais plus quel village des Landes, une effroyable trombe de poissons s'abattit dans les rues. Un notaire, que la tempête avait surpris à l'entrée du bourg, reçut un carpillon en pleine poitrine et une grenouille tomba sur la capote d'une dame qui sortait de l'église. Un charcutier, venant de sonner les cloches pour conjurer la foudre, fut littéralement criblé de goujons. On cria au miracle, on organisa des processions, et, le lendemain, on apprit sans beaucoup de surprise l'avènement de la République et la fuite du roi — faits assez graves mais prévus, car ils se trouvaient suffisamment annoncés par la grenouille de la dévote et le carpillon du notaire.

Toutes ces pluies de poissons n'ont rien que de très simple et de très naturel: combien de fois n'a-t-on pas vu des pièces d'eau mises entièrement à sec par des trombes furieuses? On conçoit aisément que des poissons puissent être soulevés et emportés de cette façon dans l'atmosphère et très haut et très loin. Après un impétueux voyage aérien, la tourmente irrésistible qui les arracha de leur élément pour les promener dans l'espace, les rend, dans une chute mystérieuse, à la terre. Touristes inconciens, voyageurs malgré eux, ces enfants de la vase, emportés par le vent dans le domaine des oiseaux, auront connu avant de mourir deux éléments nouveaux: la terre et le ciel.

Cé que fâ imprimâ on lâivro.

S'on dit à ne n'homme que l'est on meinteu, se pào fâtsi tot rodzo; mà s'on lâi dit que l'est ein bize-bille avoué la vretâ, cein lo fé rirè; kâ lè z'einsurtès sont coumeint lè remîdo: on ne sè tsau pas tant d'ingozellâ on remîdo tot peliet; mà s'on lo mique-maquè avoué oquie d'autro po lâi bailli bon goût, passè coumeint 'na lettra à la pousta.

On gaillâ que sé crèyâi on hommo dè granta cabosse, avâi écrit on lâivro avoué la plionma et l'avâi portâ à on « imprimeu-libraire » po que sâi écrit coumeint la paleta et coumeint la Folhie d'Avi, et po ein avâi dè quiet poâi ein veindrè à ti cliiâo qu'ein voudriont; kâ c'est rudo coumoudo dè fèrè imprimâ; on ein pào fèrè dâi pétâies dè la metsance ein rein dè teimps. C'est coumeint avoué la marca à fû: on iadzo que l'est tsauda, on pào marquâ d'on petit momeint, seilles, seillons, baignolets, foncet, copa-rava, lan à buia, fortsès, ratés, et lo mandzo dè totès lè z'autrès z'èses; lè cliiâo dâo tsai à étsilla et mémameiñt lo jfrètu se cein vo fâ pliési, tandi que se faillâi cein marquâ ào couté, foudràî dâi vouarbès et dâi vouarbès.

Don, cé gaillâ avâi fé imprimâ son lâivro, et lâi avâi met onna balla foretta dzauna; mà l'a bio z'u ein portâ à ti lè martchands dè lâivro, que lo mettiont derrâi lè carreaux dâi grantès fenètrès de lâo boutequès po que tsacon pouèssè